

Québec français



La valeur relative

Gilles Perron

Number 126, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

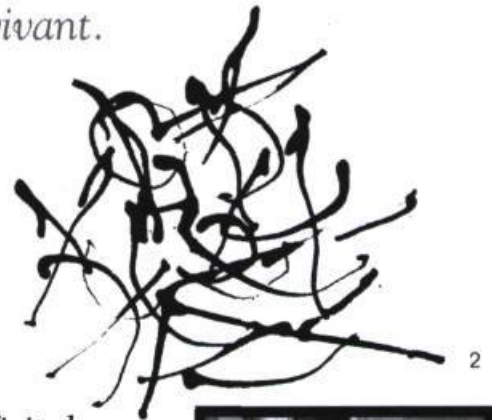
[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2002). La valeur relative. *Québec français*, (126), 32–33.



Jean-Paul Riopelle vient de nous quitter et cela nous a permis, une fois de plus, de sacrer héros national un artiste qu'on aurait sans doute pu mieux saluer de son vivant.



La valeur relative

par Gilles Perron

Les grands de ce monde meurent aussi, et c'est justement leur finitude humaine qui, paradoxalement, leur confère un accès à l'immortalité. La mort d'un homme ou d'une femme public(que) est le moment des bilans, des éloges émouvants ou interminables ; c'est surtout le moment où l'on s'attarde à évaluer la place qu'il faudra désormais accorder au disparu. Dans le monde de l'art, c'est encore plus vrai puisque la qualité de l'artiste est doublement soumise à l'évaluation : il y a la place que celui-ci occupe dans l'histoire de l'art auquel il participe ; et il y a le nombre de zéros qui disent la cote de ses œuvres auprès des collectionneurs. Dans ce dernier cas, il est habituel de voir les prix augmenter avec la mort de l'artiste : le caractère enfin définitif de l'œuvre en détermine la rareté et assure les amateurs que l'artiste ne pourra plus nuire à sa propre cause en imaginant des créations qui ne correspondraient pas à l'idée que l'on se fait de lui.



Jean-Paul Riopelle vient de nous quitter et cela nous a permis, une fois de plus, de sacrer héros national un artiste qu'on aurait sans doute pu mieux saluer de son vivant. C'était notre Picasso, a-t-on dit à quelques reprises. Peut-être bien. Mais Picasso n'a pas été qu'un peintre espagnol : il appartient aussi à l'histoire de la peinture française, comme tous ces artistes venus de divers pays d'Europe vivre leur art à Paris, là où Riopelle lui-même a édifié une grande partie de son œuvre. Avant de traverser l'océan, il avait eu le temps de signer – et d'en illustrer la couverture – le manifeste de *Refus global* de Paul-Émile Borduas et compagnie. Or, voilà que cinquante-quatre ans après la publication de ce texte dénonçant violemment la domination du clergé catholique dans le Québec de Duplessis et sa responsabilité dans la persistance d'une grande noirceur reconnue avant la lettre, les adieux du Québec à Riopelle se sont faits dans une église. Faut-il, comme quelques survivants du manifeste de 1948, crier au scandale, s'indigner d'un tel choix en supposant que le grand disparu s'en serait formalisé

au point de se retourner dans sa tombe ? À l'inverse, aucun catholique n'a contesté la présence d'un athée doublé d'un anti-clérical dans un lieu qui ne lui était rien. C'est toute la question de la valeur des choses, des gestes, des paroles qui est soulevée ici.

Les mathématiciens savent depuis longtemps que les chiffres n'acquièrent de valeur que par leur position, ce qui est illustré à l'évidence par le zéro : Michael Jordan n'a jamais eu besoin d'un doctorat pour savoir la différence que faisait un zéro de plus ou de moins sur un contrat. Il en va donc des chiffres comme des hommes, chacun étant évalué selon son rang et sa place parmi ses semblables. Quelle place occupe donc Riopelle parmi les individus nés et morts au Québec comme lui ? À quelle communauté artistique appartient-il ? Celle des peintres québécois seulement ? Celle des artistes innovateurs ? Est-il un peintre de calibre international, s'inscrivant ainsi par son rôle dans la culture de toutes les nations que son œuvre a pu influencer ? Riopelle est aussi peintre canadien, la politique n'étant pas encore venue à bout de la géogra-

phie ; mais est-il également pour les journaux ontariens ou albertains le génie dont nos journaux ont pleuré la perte ? Il n'y a que dans les catalogues d'art que la valeur de l'artiste est universelle : la loi des nombres (où les zéros auront une valeur plus sûre en dollars américains qu'en pesos argentins) est implacable. La valeur artistique de l'œuvre de Riopelle est pourtant à géométrie variable, quand on constate le peu d'émoi causé par la disparition du maître dans une France qui l'a hébergé si longtemps ; et il peut paraître surprenant que dans les journaux des autres provinces canadiennes, ce soient des entrefilets qui ont remplacé nos manchettes et cahiers spéciaux. Le Canada anglais préfère encore un Alex Colville à notre génie de la peinture.

Si on ne retient que les zéros, on ne peut faire autrement que de reconnaître que Riopelle jouait dans la cour des grands : une de ses œuvres s'est vendue à plus d'un million, et plusieurs ont rapporté des centaines de milliers de dollars. Mais faut-il laisser la valeur marchande se porter garante de la valeur artistique et faire de ces succès d'encan un argument en faveur de la portée de l'œuvre ? Ce serait confondre esthétique et billets de banque ! La vente des œuvres sur le marché de l'art ne peut être qu'un indice anecdotique de l'intérêt qu'elles suscitent. Il faudra s'inquiéter si nous commençons à lier la fierté culturelle à la reconnaissance marchande, fut-elle internationale. La spéculation, dans le domaine de l'art, tient du marché boursier, où les analystes sont autant des courtiers que des connaisseurs d'art. Mais pour un collectionneur, quelle différence y a-t-il entre une toile de Riopelle et la balle avec laquelle Mark McGwire a brisé le record de circuits de Roger Maris ? Il existe des cartes de Maurice Richard ou de Wayne Gretzky qui se vendent plus cher que certaines toiles de Riopelle... Quelle différence avec l'art, puisque, dans tous les cas, c'est le marché qui détermine le prix de l'objet mis aux enchères ?

Vous connaissez l'histoire de Will James, cet écrivain et artiste qui a fait croire aux Américains (beaucoup le croient encore) qu'il était des leurs ? Né Ernest Dufault, ce Québécois s'est installé aux États-Unis et s'y est fabriqué une identité, inventant même une autobiographie pour confirmer son appartenance à l'univers des ranchers américains. Écrivant des histoires de cow-boys, il dessinait aussi fort bien leur univers et ses dessins, très recherchés, ornent les murs de plusieurs musées aux États-Unis. Quand, une dizaine d'années après sa mort survenue en 1942, la rumeur publique a laissé entendre que ce héros du Montana ne serait peut-être pas ce qu'il prétendait être, la cote de ses dessins a chuté : le mensonge de l'homme sur sa vie venait diminuer la valeur de son œuvre. Les dessins de James devenaient moins authentiques, moins vrais parce qu'il s'appelait Dufault !

Il ne reste à souhaiter que Riopelle prenne toute la place qu'il mérite dans l'histoire de l'art, la nôtre, mais aussi celle des autres. Il serait dommage qu'on apprécie d'abord, dans l'*Hommage à Rosa Luxembourg*, le demi-million déboursé pour son acquisition, et qu'on oublie que cette fresque imposante témoigne de la vitalité créative de Riopelle. Le peintre a suivi sa propre voie, s'inscrivant parfois dans des lieux imaginaires où l'on ne l'attendait pas ; et lorsque, avec l'âge, son pinceau a eu moins d'assurance, il a su trouver encore le moyen d'inscrire ses couleurs dans une toile immense, nous rappelant que le génie trouve toujours à s'exprimer.

Source des illustrations : 1. Site Internet Université de Montréal © Collection d'œuvres d'art. 2. Lithographie extraite de la monographie *Riopelle 67* (Musée du Québec, 1967). 3. © Archives Le Soleil.

Les Fleurs de Lyse

ROMAN



Mario Bergeron

LES ÉDITIONS JCL

Roméo Tremblay, paisible retraité, aborde les années 1960 avec la sérénité d'un grand-père désireux d'aider ses petits-fils. Il vit la Révolution tranquille au son de la fureur d'un groupe de rock mené par un mystérieux chanteur et traverse les années 1970 entouré de jeunes hurluberlus aux grands cœurs, qui ont récupéré l'ancien restaurant Le Petit Train pour en faire leur lieu de fête patriotique.

Ironique, l'auteur poursuit avec beaucoup d'humour son importante saga à saveur historique alors qu'il nous invite à vivre le début d'un temps nouveau.

L'historien Mario Bergeron est l'auteur des romans : *Le Petit Train du bonheur*, *Perles et Chapelet*, *L'Héritage de Jeanne* et *Contes d'asphalte*.

JCL

1977-2002
25
ANS

d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur

www.jcl.qc.ca